



Barbey d'Aurevilly par Adam-Salomon, en 1859.

Société Barbey d'Aurevilly.
Siège social : Musée Barbey d'Aurevilly, 50390 Saint-Sauveur-le-Vicomte.
Secrétariat : 56, rue des Bouchers 14400 Bayeux. Cotation annuelle : 24 €.
Comité de rédaction : Isabelle Barré, Claude Godefroy, Michel Pinel.
Contact pour le bulletin : Michel Pinel, 4, rue de la Fontaine Notre-Dame, 50430 Lessay.
michelpinel@wanadoo.fr



LE CONNETABLE

DES LETTRES

Bulletin de la Société
Barbey d'Aurevilly
N° 17 - janvier 2015



Bonne et belle année 2015



Les participants à la journée Barbey d'Aurevilly du 6 septembre 2014, devant la porte Nord du château de Bricquebec.

OUVERTURE PROCHAINE DE NOTRE SITE INTERNET BARBEY



Suite à la demande exprimée par plusieurs adhérents lors de la dernière assemblée générale, un petit groupe de sociétaires animé par notre ami Jacques Jourdam a mis au point un site internet dédié à notre association. Il sera prochainement en ligne et vous pourrez le consulter. Nous accueillerons avec beaucoup de gratitude toutes vos observations et remarques qui permettront de l'améliorer.



Notre société tenait un stand au Salon du livre de Valognes, le 23 novembre 2014.

Heureusement, aucun incident n'est à déplorer. L'abbé Mac, ancien aumônier de la Marine, bien connu dans les milieux littéraires, récite une prière et procède à la bénédiction du cercueil. Les assistants se découvrent pour la minute de silence puis le fourgon se met en route vers la gare Saint-Lazare. Mlle Read a remercié ceux qui sont venus mais elle n'a pas vraiment conscience de ce qui se passe. En chemin, Léon Gosset doit lui expliquer dix fois la raison de ce voyage mais elle ne comprend pas : "Bien, bien ! Oh, c'était dans ses intentions, j'avais fait faire un cercueil de plomb en prévision". Puis, au bout de 5 minutes : "Mais, cher Monsieur, quelle est cette promenade que nous faisons, ce matin, ensemble ?" Puis encore : "Barbey d'Aurevilly est bien toujours au cimetière Montparnasse, n'est-ce pas ?".

Le triple cercueil qui enferme les restes de Barbey d'Aurevilly est acheminé par voie ferrée jusqu'à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Le lendemain matin, 23 avril, jour anniversaire de la mort de l'illustre écrivain, le cortège des personnalités se réunit dans la cour de la gare près du fourgon funèbre. Il est 9 heures 30. On aperçoit le préfet et le sous-préfet, le sénateur Dudouyt, les députés Lemoigne et Villault-Duchesnois, l'inspecteur d'académie, le représentant de l'Université, l'archiviste de la Manche, les maires de Saint-Sauveur et de Saint-Lô, l'éditeur Lemerre, le poète Louis Beuve, le conservateur du Musée Pierre Yver et pas moins de 17 prêtres.

En passant devant la maison familiale de Barbey, la musique municipale exécute la marche funèbre de Chopin puis le convoi se rend à l'église pour le service religieux. C'est ensuite le départ pour le petit cimetière de l'hospice où est déjà enterré Léon Barbey d'Aurevilly, au pied des remparts du vieux château. Descendu du corbillard, le cercueil décoré par une couronne de fleurs rouges et blanches est porté à travers le clos planté de pommiers qui longe les remparts.

Devant la tombe, le chanoine Robine récite les dernières prières puis la foule recueillie écoute la longue série de sept discours. Il est plus d'une heure quand la cérémonie prend fin. Un banquet de quarante couverts est ensuite servi dans les locaux de l'hospice.

MP

La dernière prière devant la tombe.
(Coll. Musée Barbey d'Aurevilly)



3, B. St. Germain.
 Barbey, 5 Avril 1926.

Bien cher Monsieur,
 J'aimerais bien que l'on
 voudrait, à St. Sauveur - le-Vicomte,
 transférer Barbey à Aureville. (Ils
 discutent même fait de s'installer
 à lui de son vivant.)
 C'est d'abord, je n'avais
 pas refusé à M. Le Marinel. Mais,
 me rappelant (et plaignant aussi,
 apprenant au profit de l'État, me
 le rappelant avec insistance) que
 d'Aureville avait toujours décla-
 ré que l'on devait être enterré là
 où l'on était tombé, hier, j'ai
 écrit à Saint - Sauveur le-Vicomte
 qu'il ne quittait pas Barbey. Je
 suis bon volontaire tuteur et
 le terrain m'appartient (est moi
 qui en ai fait les frais.)

Je tiens à vous assurer
 cette nouvelle moi-même, mon
 cher ami. Je suis sûr que
 vous m'approuverez.

Bien affectueusement,
 Louise Read

Le marbrier a dit à moi
 de me dire, qui est allé, pour
 le paiement comme l'autre
 jour, que, comme Barbey à Au-
 reville est à moi en tant que
 tel, il est absolument resté
 - rien presque rien.

Lettre de Louise Read à Léon Gosset, le 5 avril 1926.
 (Musée Barbey d'Aureville, Saint-Sauveur-le-Vicomte)

Le marbrier commence alors les travaux. Au cours d'une de ses visites au cimetière, Louise Read aperçoit la tombe entrouverte. Très émue, elle exige de tout interrompre. Le marbrier ne sait que faire et va trouver Gosset qui lui donne l'ordre de continuer. Mais l'opinion est troublée et les avis sont partagés. Les uns sont pour, les autres contre. Descaves, d'abord favorable, devient hostile : " nous devons faire une souscription dans le journal pour couvrir les frais. Nous devons y renoncer en raison du désaveu public de Mlle Read". Une femme menace même de venir faire un scandale le jour du transfert.

Les événements se précipitent. On craint un incident qui serait navrant. Gosset et Le Marinel confirment la date de la cérémonie pour le 22 avril. A 8 heures, ils sont seuls pour l'exhumation. Le cercueil de plomb apparaît en bon état, sauf un petit trou que l'on ferme devant eux. Il est porté dans la voiture des pompes funèbres qui se rend tout près de l'entrée, vers la rue Schœlcher.

A 10 heures, sous un ciel voilé et dans le froid, Mlle Read arrive. Gosset la fait monter dans la voiture où elle reçoit les amis et personnalités : l'écrivain Lucien Descaves, l'éditeur Lemerre, M. Grente, M. Boivin, président des Normands de Paris, le président des Coutançais de Paris et quelques autres.

JOURNEE AUREVILLIENNE 2014



L'assemblée générale

L'assemblée générale annuelle de la société Barbey d'Aureville s'est tenue le 6 septembre 2014, à l'hôtel de ville de Saint-Sauveur-le-Vicomte, en présence du nouveau maire, Monsieur Jacques Regnault, qui avait aimablement mis la salle des mariages à notre disposition.

Après l'allocation de bienvenue de Monsieur le Maire, la présidente Isabelle Barré a présenté le programme de la journée. Ensuite, Claude Godefroy, secrétaire, a dressé le bilan des activités de l'année. Il a annoncé que notre société compte actuellement 60 adhérents parmi lesquels la nouvelle propriétaire de la maison natale de Barbey.

Suite aux dernières élections municipales, la ville de Saint-Sauveur-le-Vicomte a décidé de prendre la gestion directe de la boutique du musée pour être juridiquement dans la légalité. Une partie de notre stock a été cédée à la ville de Saint-Sauveur-le-Vicomte et l'autre partie sera vendue dans des salons du livre et lors de nos rencontres.

Par contre, l'entrée gratuite du musée Barbey est maintenue pour tous les membres de notre société.

Le secrétaire a regretté la réponse négative de la Direction des routes du Nord-Ouest quant à notre demande d'implantation d'un grand panneau touristique, en bordure de la route nationale 13, afin d'assurer la promotion du musée Barbey d'Aurevilly ; les informations touristiques étant encadrées par un schéma directeur approuvé et une convention départementale pour l'animation culturelle qui n'incluent pas la signalisation du musée Barbey d'Aurevilly.

Le bilan financier, établi par Nicole Godefroy, trésorière, montre une bonne gestion et un solde créditeur fort satisfaisant.

Comme les années précédentes, le rapport moral et le bilan comptable ont été approuvés à l'unanimité.

LES VISITES DE LA JOURNEE



Devant le tombeau de Jules Barbey d'Aurevilly, Isabelle Barré explique les raisons du transfert des cendres du Connétable des lettres depuis le cimetière Montparnasse à Paris jusqu'à l'humble cimetière situé à l'ombre du château de Saint-Sauveur-le-Vicomte, le 23 avril 1926.

LE TRANSFERT DES CENDRES DE BARBEY EN 1926

A sa mort, Jules Barbey d'Aurevilly avait été inhumé au cimetière Montparnasse, dans le caveau de famille de Louise Read, sa dévouée secrétaire qui continua à publier ses œuvres et consacra tout son temps à entretenir et vénérer sa mémoire. Aussi longtemps qu'elle le put, Louise conserva en l'état la chambre de son ami disparu, rue Rousselet. Mais, trente-sept ans après le décès du romancier, le propriétaire désira reprendre son appartement et, petit à petit, l'idée germa de la création d'un Musée Barbey d'Aurevilly dans la commune natale de l'écrivain. L'inauguration eut lieu le 28 juin 1925, sous la présidence de l'académicien Henry Bordeaux.

Dès l'année suivante, les amis du Connétable pensent à faire transférer également ses restes à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Louise Read, sa légataire universelle, donne son accord le 6 janvier et le confirme le 9, à condition de n'avoir à supporter aucun frais. Mais les choses n'en restent pas là. Louise, qui a dépassé les 80 ans, n'a plus toute sa tête et, sous l'influence des uns et des autres, se met à changer d'avis.

Le 25 mars, elle écrit à Léon Gosset, un ami très proche chargé de ses affaires : " Je suis désolée d'avoir eu la faiblesse d'accepter l'autorisation de m'enlever Barbey d'Aurevilly ! Il ne cessait de répéter qu'on devait rester là où l'on était mort. Tous ceux qui l'ont connu le savaient. En tous cas, je suis tout à fait malade de ce départ de Paris où il avait vécu, célèbre... En tous cas, j'en suis malade et je demande que ce cruel moment pour moi du départ soit retardé. Je ne pourrai pas même y assister." Quinze jours plus tard, le jour de Pâques, quelques amis dont Aurel et Mercereau vont la voir dans le même sens et la poussent à publier dans le journal *L'Intransigeant*, une lettre affirmant son opposition au transfert.

Quand il rentre à Paris, Gosset apprend l'intrigue et avertit Léon Le Marinel, le maire de Saint-Sauveur. Celui-ci se rend chez Louise Read et la retourne "le plus facilement du monde". Il obtient une nouvelle autorisation avec l'obligation de payer tous les frais déjà engagés, pour le cas où elle changerait de nouveau d'avis.



Pour chasser ce mauvais présage, il faudrait soulever la bière et la retourner de bout en bout. Agathe ne peut y parvenir, le sort ne sera pas conjuré. Le pèlerinage infructueux d'Agathe apparaît comme une sinistre prophétie. Rien ne pourra sauver Lasthénie de la prostration malade dans laquelle elle est tombée. Madame de Ferjol et Agathe découvriront ensemble ce qu'elles craignaient, elles retrouveront Lasthénie " les yeux tout grands ouverts, quoiqu'elle fut morte et l'âme partie." Le narrateur insiste sur la solidarité des deux femmes devant l'épreuve : "A **elles deux**, elles ouvrirent le corsage ; l'horreur les prit. Lasthénie s'était tuée (...) avec des épingles. Elles en enlevèrent dix-huit."

On aura bien compris qu'Agathe n'est pas le personnage principal d'*Une histoire sans nom* ! Mais à travers ce beau portrait de paysanne, Barbey rend hommage aux servantes normandes telles qu'il les a connues et appréciées, insistant sur leur sens de la fidélité, leur adhésion aux coutumes, leur piété confiante.

Isabelle Barré, décembre 2014.



Illustration pour le roman
Une Histoire sans nom,
Gorguet - J.-L. Kellinckx, 1958.



Le déjeuner pris à l'Hostellerie du Château de Bricquebec.





L'après-midi, nous avons découvert le château de Beaumont-Hague longtemps hanté par une mystérieuse Comtesse. Dans son cinquième Memorandum (1864), Barbey retrace, grâce à son cousin Pierre Bottin-Desylles, le destin de cette femme restée quarante ans dans sa chambre ne voyant que sa femme de chambre qui lui apportait à manger.



Avant la visite de l'église de Gréville-Hague sous la conduite de Monsieur Yves-Marie Bonnissent, maire honoraire, les participants se sont retrouvés à l'endroit précis où Jean-François Millet a peint, en 1871, l'église de son baptême.



Avec énergie, elle astique les meubles, déplie le linge jauni par les années, se rend tous les samedis au marché dans l'anonymat le plus total. Mais elle laisse fenêtres et persiennes fermées, ne renoue avec aucune de ses connaissances, supporte " d'être logée dans une chambre placée à l'extrémité du château." Ainsi elle ne saura pas que Lasthénie a mis au monde un enfant mort-né.

Agathe se plie à toutes les volontés de madame de Ferjol. En un mot, elle accepte de manière inconditionnelle cette prodigieuse et mystérieuse solitude. Face à toutes ses concessions, elle n'exige qu'une seule contrepartie de la part de madame de Ferjol : que sa maîtresse ouvre les yeux et mesure à quel point l'état de Lasthénie se dégrade.

Comment ne pas s'interroger sur son visage défilé, son état de langueur, son dépérissement progressif ? Elle choisit alors l'exorcisme contre la médecine. Elle affirme : " Le démon la tenait, elle était une possédée." Il faut donc l'en délivrer. En dernière instance, Agathe demande à madame de Ferjol : " d'aller en pèlerinage au tombeau du Bienheureux de Biville." Pour Agathe, il s'agit de faire pénitence. Elle chemine seule et pieds nus.

Sur la route du retour, dans une campagne peuplée de solitude et de silence, elle voit nettement " un cercueil placé en travers de la route et qui la barrait." Or Agathe, connaît " les traditions et les croyances anciennes " du pays. Elle sait que rencontrer un cercueil en pleine nuit et qui semble abandonné, avertit d'une mort prochaine.



Illustration inédite de Claude Yvetot pour *Une Histoire sans nom*, 2007.

On verra que pour Agathe cet engagement n'est pas un vain mot ! Quand les vingt domestiques qui servaient le couple Ferjol seront congédiés après la mort du baron, Agathe restera seule domestique au service de madame de Ferjol et de sa fille Lasthénie. En raison de cette fidélité à toute épreuve et de cette vie en commun qui devient "plus étroite à mesure qu'on est moins à la partager", Agathe conquiert un droit, celui du franc parler. C'est elle qui prévient du départ précipité du père Riculf, ce moine capucin venu prêcher le carême à Bourg-Argental et hébergé chez madame de Ferjol: " Ah ! Sainte Agathe ! Il paraît qu'ils s'en vont comme ça, les capucins ! Sans dire ni bonjour ni bonsoir aux gens qui les hébergent ! "

D'ailleurs, elle montre à l'égard du prédicateur une méfiance qui n'est pas sans mettre le lecteur sur ses gardes. Pourquoi le père Riculf était-il "pour elle ce quelque chose d'inexplicable et d'absolu qu'on appelle une antipathie ? " Aussi n'est-on pas étonné quand Agathe découvrant le pesant chapelet du père Riculf n'aura de cesse de le brûler. Peu de temps après l'éloignement hâtif du prédicateur qu'elle assimile au démon, elle sera persuadée qu'il a jeté un sort à l'aimable et innocente Lasthénie. Sinon comment expliquer "qu'elle n'ait plus aucun appétit et que son visage devienne de jour en jour plus pâle ? "

Tout est lié chez Agathe et sa terreur superstitieuse qui se fixe sur Lasthénie témoigne de sa profonde affection pour elle. La domestique attachée à une personne en devine toutes les faiblesses et c'est avec une certaine insolence qu'Agathe dira à madame de Ferjol : " Ah Madame s'aperçoit donc que Mademoiselle est malade ! Voilà assez longtemps que cela me creve les yeux, à moi. " Mais pour Agathe le médecin ne guérira pas Lasthénie. Elle est envoûtée : " La pauvre Mademoiselle a plus besoin d'un prêtre qui l'exorcise que d'un médecin qui ne la guérit pas. "

Madame de Ferjol ne suivra pas les conseils d'Agathe. Elle prendra la route d'Olonde en compagnie de Lasthénie épuisée par une grossesse incompréhensible. Revenue dans ce château perdu du Nord Cotentin, Agathe respire! Rajeunie par la vue de son pays, cette normande "grand teint " s'emplit l'âme et les poumons de l'oxygène natal. Elle retrouve énergie et savoir-faire rendant habitable le vieux château presque délabré.



Illustration pour le roman *Une Histoire sans nom*, détail. Gorguet - J.-L. Kellinckx, 1958.



Devant le buste de J.-F. Millet à Gréville-Hague.

Enfin, le groupe a pris la direction de Gruchy où la maison natale de Jean-François Millet propose aux visiteurs une découverte originale de l'œuvre de l'artiste, sur les lieux mêmes des inspirations premières du peintre. Là, Millet évoque ses souvenirs d'enfance et raconte ce que le Cotentin a apporté à son œuvre.

Dans " *Sensations d'art* ", Barbey d'Aureville écrit "Millet met l'homme dans ses paysages, et souvent sur le premier plan. Il augmente par l'homme la sensibilité du paysage. Dans ses tableaux, on peut aller de l'homme à l'horizon et revenir de l'horizon à l'homme, et le paysage et l'homme en sont d'une beauté plus poignante ; car si Rousseau fait superbe, il fait toujours poignant, Millet ! Il n'a pas l'implacabilité de Rousseau, qui ne voit que la grande nature muette. Lui, Millet, il a des entrailles".



Devant le Musée Millet, au village de Gruchy, à Gréville-Hague.



Curieuse ressemblance

Vers 1874, Barbey d'Aurevilly s'était lié d'amitié avec les frères Charles et Armand Hayem, fils du chemisier Simon Hayem et eux-mêmes riches négociants en soieries.

Degas, qui fréquentait lui aussi les Hayem, rencontrait Barbey dans leur salon et y prit un jour des amusants croquis.



On sait également, par sa correspondance, que Degas allait parfois visiter Barbey, rue de Rousselet, et qu'il s'indignait de la rudesse apparente dont l'écrivain faisait montre, devant témoins, envers Louise Read.

En 2008, Avidgor Arikha accepta de réaliser la maquette de la médaille du bicentenaire de la naissance de Jules Barbey d'Aurevilly.

Cette médaille fut alors boudée par certains aurevilliens à cause du menton arrondi de Barbey.

Nous remarquons sur le dessin ci-contre que vers 1885, Degas avait dessiné lui aussi un même menton à Barbey, quatre ans avant sa mort.

Arikha s'est-il inspiré du croquis de Degas pour exécuter la commande du Comité du bicentenaire ?

Claude Godefroy

A droite : Barbey dans le salon de Mme Hayem, dessiné par Degas vers 1885.



Barbey d'Aurevilly par Ostrowski, *Revue illustrée*, 1887.

" La servante au grand cœur "

Barbey, comme bien d'autres, fut victime de la calomnie. L'originalité flamboyante de sa mise et le caractère provocateur de ses propos ont participé à la construction de son personnage. Celui qui écrit dans *Pensées détachées* : "Quand on a des opinions courantes, je les laisse courir " risquait fort de se faire l'ennemi d'un grand nombre de ses contemporains ! L' on a facilement cru que le pourfendeur des lieux communs voulait mettre à mal toute l'humanité ! En réalité, le raccourci était un peu facile ! Quand on s'attache à connaître la vie du maître on découvre, par exemple, sa fidélité en amitié et sa discrétion dans les services rendus. Mais c'est par son œuvre qu'il ressuscite dans leur réalité concrète, les âmes obscures, nous faisant partager leurs mystères.

Ainsi il s'amuse à peindre quelques commères " à l'air ineffable et particulier". Pour lui, "ce sont des poétesses au petit pied qui aiment les récits, les secrets dévoilés, les exagérations mensongères, aliment éternel de toute poésie ; ce sont les matrones de l'invention humaine qui pétrissent, à leur manière, les réalités de l'histoire." Barbey présente ainsi Nonon Cocouan, au chapitre IV de son roman *L'Ensorcelée*. Il esquisse avec plaisir le portrait d'une commère concentrant en une seule bien des commères de Saint Sauveur ! Mais d'une manière plus profonde, il s'est attaché à peindre avec une minutie admirative certaines servantes qui passeront toute leur vie auprès de maîtresses sans doute reconnaissantes mais bien exigeantes. J'ai choisi de parler de celle que Flaubert aurait appelé *Un cœur simple* et qui, chez son vieil ennemi, s'appelle Agathe Touzard. Elle passera toute sa vie au service de madame de Ferjol, héroïne d'*Une Histoire sans nom*. Le narrateur retrace à grands traits toute la vie d'Agathe. D'abord, il présente cette jeune normande comme " une belle fille, blanche et rose-couleur des pommiers en fleurs-comme le Cotentin en produit." Elle va suivre dans les Cévennes sa jeune maîtresse, Jacqueline d'Olonde, devenue par le mariage baronne de Ferjol. D'une manière un peu familière, Barbey rend compte de sa nostalgie : " Elle ruminait éternellement sa patrie, cette fille du pays des grands bœufs et des vastes herbages ! " D'ailleurs, elle ne s'était jamais séparée de l'accent et de la coiffe du Nord Cotentin. A l'image de la grande Nonon, la servante du père Grandet, Agathe a, une fois pour toutes, accepté d'aliéner sa liberté. Elle ne reprendra jamais sa parole. Robert Burnand, dans son livre *La vie quotidienne en 1830*, dira à propos des servantes : " Elles étaient (...) des dizaines de milliers pour qui le cadre de leur vie, une fois accepté, ne devait pas se modifier jusqu'à leur mort. "